Histoire des universités médiévales et modernes

Mentalités universitaires médiévales et modernes

Jacques Verger

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/353>

DOI : 10.4000/ashp.353

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 164-165

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Jacques Verger, « Histoire des universités médiévales et modernes », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 139 | 2008, mis en ligne le 25 novembre 2008, consulté le 12 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/353> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.353>

HISTOIRE DES UNIVERSITÉS MÉDIÉVALES ET MODERNES

Directeur d'études : M. Jacques VERGER,
correspondant de l'Institut

Programme de l'année 2006-2007 : I. *Mentalités universitaires médiévales et modernes*. —
II. *Études de documents*.

Sous l'appellation globale de « mentalités universitaires » et dans le prolongement des séminaires des années précédentes, les conférences de 2006-2007 ont été consacrées, à travers l'examen de textes divers, à l'étude des attitudes et des représentations des universitaires médiévaux vis-à-vis de leur statut spécifique d'enseignants, de leurs pratiques de travail, de leur mode de vie et de leur position sociale.

On a commencé par s'intéresser à un thème brièvement annoncé dans les dernières séances de l'année universitaire 2005-2006, celui de la perception et de la pratique vécue du temps dans la vie universitaire au Moyen Âge.

Le temps universitaire était d'abord un temps vécu, rythmé par la succession des fêtes religieuses en même temps qu'organisé en fonction des nécessités concrètes du travail universitaire : alternance des périodes d'enseignement et de vacances, temps forts des *principia* et des examens, succession des leçons et des disputes, etc. ; il fallait à ce titre s'interroger sur les moyens dont les universitaires disposaient pour mesurer le temps (cloches, horloges, calendriers, registres d'immatriculation et d'examen). La perception du temps était aussi celle des âges de la vie et de la durée de l'existence : durées des cursus, âges des étudiants et des maîtres, place respective, chez les uns et les autres, des *juniore*s et des *antiquiores*, sont autant d'indices de cette perception. Enfin, il convenait de s'interroger sur l'insertion du temps universitaire dans le temps long de l'histoire : conscience chez les universitaires de l'histoire de leur propre institution, dénonciation des *novitates*, argument de la *varietas temporum*, temps des origines et temps des réformes, etc.

Ce questionnaire a été mis à l'épreuve de quatre dossiers textuels : les statuts des universités de droit et de médecine de Montpellier de 1339-1340, les statuts du collège de Foix de Toulouse (1457), la réforme de l'université de Paris par le cardinal d'Estouteville (1452), souvent perçue comme l'adaptation du fonctionnement universitaire à certaines exigences de « modernité », enfin et surtout l'analyse détaillée des principaux calendriers universitaires parisiens conservés des XIV^e et XV^e siècles (calendriers des nations anglaise et picarde, calendrier de la faculté de décret) : ce sont des textes d'interprétation souvent délicate mais, au total, en est ressortie clairement l'image d'une grande diversité d'une faculté à l'autre, aussi bien en ce qui concerne les célébrations religieuses chômées que les exigences de travail : on a constaté que celles-ci, mesurées en nombre de jours *legibiles*, étaient beaucoup plus lourdes pour les artiens et surtout les théologiens que pour les canonistes et, de manière plus prévisible, pour les bacheliers que pour les maîtres et docteurs.

La seconde partie de l'année a été consacrée à un tout autre thème, celui des hiérarchies et de leur perception au sein de l'université. Il s'agissait d'une part de dégager les diverses hiérarchies internes (en particulier selon les grades et selon les facultés) qui structuraient le fonctionnement de l'université, d'autre part d'essayer de voir si, malgré l'« égalitarisme » et l'« individualisme » souvent affichés des statuts universitaires, des hiérarchies extrinsèques n'avaient pas affecté la vie interne de l'université et l'image qu'elle se faisait de sa place au sein de la société et des positions que ses membres pouvaient y revendiquer : ceci amenait en particulier à reprendre la question classique des rapports entre noblesse et universités : les étudiants nobles bénéficiaient-ils d'un statut privilégié ? Y avait-il une noblesse propre du savoir et des docteurs ?

Deux gros dossiers textuels ont permis d'aborder quelques aspects de cette problématique. On a d'une part analysé le mémoire produit en 1359 à Paris par la faculté de théologie pour tenter de récuser (au total sans succès) la prétention du recteur, issu de la faculté des arts, la plus modeste, simple « faculté préparatoire » aux études supérieures, à se poser en chef de l'ensemble de l'université et à s'exprimer en son nom (mémoire édité dans le *Chartularium Universitatis Parisiensis*, t. III, Paris, 1894, n° 1246). Puis on est passé à un exemple méridional fourni par l'université d'Avignon qui a vu au milieu du x^v^e siècle un violent affrontement entre juristes, jusqu'alors dominants, et théologiens désireux de partager pleinement avec eux la direction du *studium*. La revendication des théologiens, portée à la fois par les ordres mendiants et la commune d'Avignon, aboutit à une réforme générale de l'université promulguée le 22 décembre 1459 par le pape Pie II (texte publié dans M. Fournier, *Les statuts et privilèges des universités françaises depuis leur fondation jusqu'en 1789*, t. II, Paris, 1891, n° 1362) ; mais la capacité de résistance étonnante des juristes, fondée sur la forte position sociale de leur discipline, leur permit de réduire à presque rien la portée du texte pontifical et par conséquent de maintenir à leur profit une hiérarchie des facultés qui traduisait bien le poids exceptionnel du droit dans les sociétés méridionales de la fin du Moyen Âge.

Une séance a été réservée en février 2007 à une conférence de M^{me} Sophie Delmas (univ. Lumière - Lyon II) qui, à partir de sa thèse récemment soutenue, a présenté la figure peu connue du maître franciscain Eustache d'Arras, qui fut brièvement régent à l'université de Paris dans les années 1260 et dont l'œuvre conservée (commentaires des *Sentences*, questions, sermons) évoque, en termes généralement équilibrés, un grand nombre des problèmes débattus à l'université de Paris dans ces années qui suivirent la célèbre « querelle des Mendicants et des Séculiers » et furent aussi marquées par les premières tensions dogmatiques entre dominicains et franciscains.